anneau scellé au pied de l'autel. On la souleva, et sous cette pierre on trouva une boîte merveilleusement travaillée. Les chants éclatèrent en actions de grâces. Langton s'empara de la boîte; il bénit tous ceux qui l'avaient assisté dans cette pieuse entreprise ; on donna une forte récompense aux ouvriers, et tout le monde se répara.

Le soir venu, presque tous les prélats qui le matin avaient pris part à la sainte opération entrèrent solennellement dans l'église de Saint-Paul, tandis qu'un nombre considérable de barons et de chevaliers étaient introduits secrètement dans la maison primatiale par Langton. Lorsque l'assemblée fut complète, on ferma les portes de l'église, et les barons y pénétrèrent à leur tour. Chacun s'assit, et Langton monta dans la chaire de marbre qui était à droite de l'autel; il prit la parole.

—Mes frères, dit-il, aucun de vous n'ignore le motif pour lequel il a été appelé ici. Si nous sommes assemblés sous le prétexte de délibérer sur la déchéance de nos frères, c'est que le temps est tel qu'il n'est plus permis aux seigneurs et évêques de l'Angleterre de se réunir à leur gré pour les affaires de l'Angleterre. Que Dieu nous pardonne ce mensonge, comme il pardonna celui de la pieuse Judith pour délivrer le peuple de Dieu des persécutions d'Holopherne. Oui, mes frères, c'est une sainte vérité, que Dieu envoie quelquefois les tyrans sur la terre pour punir les peuples, quelquefois aussi pour les exciter et les éveiller de leur indolence. Car, de même que la vie d'un homme, la vie d'un peuple doit être active et laborieuse, et comme on voit des hommes qui ont besoin de la misère pour les forcer au labeur qui les enrichit, de même on voit des peuples qui ne travailleraient point à l'œuvre de leur liberté s'ils n'y étaient poussés par la tyrannie. Grâce à Dieu, cette nécessité nous a été tellement infligée, qu'il n'existe plus un libre Anglais qui ne soit persuadé qu'un tel état de choses doit cesser. Tant que le roi Richard Cœur-de-Lion a vécu, nous avons souffert l'usurpation de nos droits et l'anéantissement des lois de Saint Edouard et de la charte de Henri II. Mais l'admiration que nous inspiraient les grandes qualités de notre roi nous servait d'excuse. Aujourd'hui nous n'en avons aucune en présence d'un souverain tel que Jean-sans-Terre. Je n'ai pas besoin de vous faire l'énumération de ses crimes; chacun de nous, outre la haine particulière qu'il lui doit pour quelque injure particulière, ne partage-t-il pas la haine universelle qu'il inspire au monde entier ? Usurpateur à tous les degrés, n'a-t-il pas essayé de s'emparer de la couronne de son frère Richard, tandis que celui-ci combattait immortellement pour la délivrance du saint sépulcre? Après la mort du Cœur-de-Lion, n'a-t-il pas, de sa propre main, assassiné l'héritier du trône, son neveu Arthur, dans la tour de Rouen ? et, pour ce crime qui le montrera comme un infâme meurtrier aux hommes à venir, n'a-t-il pas été condamné à mort en la cour des pairs de France ? A cette honte d'un roi anglais jugé et flétri comme un malfaiteur en pays étranger, n'a-t-il pas ajouté, par son imprudence, la honte de la défaite, et n'a-t-il pas naguère, au pont de Bovines, perdu le meilleur de nos soldats et anéanti la ligue qui devait abaisser la superbe du roi Philippe-Auguste ? Je ne vous parle ni de nos otages qu'il a massacrés, ni de nos églises et de nos châteaux qu'il a pillés et démolis. Que sont devenus les privilèges des cités et les libertés des manants ? Il n'a respecté ni le grand qui lui portait ombrage, ni le petit qu'il ne devait point voir. C'est à nous à leur restituer leurs droits; l'heure est arrivée, la mesure des maux est comble : le voulez-vous ainsi ?

—Nous le voulons, répondirent ensemble barons et prélats.

—Mais, s'écria tout aussitôt le vieux comte de Derby, qui avait, dit-on, cent ans révolus, que demanderez vous à Jean ? Vous parlez de droits, et vous ne connaissez pas les vôtres. Les lois de Saint Edouard, ce monument des vœux de tout un peuple et de la sagesse d'un saint roi, ont été lacérées par les Normands dans tous les comtés où un manuscrit en avait été déposé, et, quant à la Charte de Henri II, ne savons-nous pas qu'elle a été copiée qu'en trois exemplaires, dont l'un a été soustrait de la Tour de Londres, où il était conservé ; le second, déposé à Windsor, a été livré au roi Jean pour la somme de mille livres d'or ; et le troisième a dû être anéanti par les Flamands.

—Le troisième ! s'écria Langton, existe, et le voici. Aussitôt il le tira de sa petite cassette, qu'il avait trouvée à greenwich. Tous les assistants, prélats et barons, se levèrent et se découvrirent à cette nouvelle, et ce fut dans cette posture qu'ils écoutèrent la lecture du précieux manuscrit. Dès qu'il fut achevé, ils l'approuvèrent avec de grands cris et résolurent d'en demander le rétablissement au roi Jean.

Dès le lendemain, cinq cents chevaliers ou barons se présentèrent devant le roi Jean ; ils étaient tous en habits de guerre et montés sur leurs chevaux de bataille, ils arrêtèrent le roi dans une rue de Londres, au moment où il se rendait à la chasse, et lui présentèrent leur demande. Jean en montra d'abord un grand courroux ; mais s'apercevant que le peuple, qui s'était assemblé, approuvait hautement la conduite des chevaliers, il feignit de se calmer et leur promit de faire droit à leur requête à la Pâque prochaine. Les seigneurs, mal satisfaits, mais résolus de mettre le bon droit de leur côté, se retirèrent tout aussitôt, et Jean ne pensa plus qu'à s'affranchir de la promesse qu'il avait faite. Pour cela, il assembla le plus grand nombre de bandits flamands qu'il pût trouver, et, avec quelques seigneurs, il se prépara à soutenir la guerre que les barons lui feraient. Ceux-ci, en effet, ayant réclamé du roi Jean l'exécution de sa promesse, n'en reçurent qu'une vaine réponse et se préparèrent à le combattre. Ils levèrent donc une armée dont ils donnèrent le commandement à Robert, fils de Gauthier, sous le nom de Maréchal de l'armée de Dieu. Les deux troupes, celles du roi et des barons, se rencontrèrent à Staines, près de Windsor. Avant de commencer le combat, Jean fit venir près de lui Langton, qui jusque-là lui avait paru étranger aux prétentions des barons et à qui il avait ordonné de le suivre. Dès qu'il fut à ses côtés. Jean fit appeler tous les chefs de son armée jusqu'au moindre capitaine, et, lorsqu'ils furent assemblés, il se plaça au milieu d'eux avec Langton, qui portait le coffre qu'il